

VELIBOR ČOLIĆ

EDERLEZI

comédie pessimiste

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

SARAJEVO OMNIBUS, *roman*, 2012.

Aux Éditions Gaïa

ARCHANGES, *roman*, 2008.

JÉSUS ET TITO, *roman*, 2010.

Aux Éditions Le Serpent à plumes

LES BOSNIAQUES, *essai*, 1994.

LA VIE FANTASMAGORIQUEMENT BRÈVE ET ÉTRANGE D'AMADEO
MODIGLIANI, *roman*, 1995.

CHRONIQUE DES OUBLIÉS, *nouvelles*, 1996.

MOTHER FUNKER, *roman*, 2001.

PERDIDO, *roman*, 2005.

EDERLEZI

VELIBOR ČOLIĆ

EDERLEZI

comédie pessimiste

nrf

GALLIMARD

Nous avons tous un épiderme sensible aux Tziganes et aux marches militaires.

JEAN COCTEAU

Ne succombez jamais au désespoir, il ne tient pas ses promesses.

STANISŁAW JERZY LEC

Ederlezi : fête de la Saint-Georges (le 6 mai), où le peuple tzigane célèbre l'arrivée du printemps. Le nom *Ederlezi* vient du turc *Hidirellez*, célébrations du début du printemps qui avaient lieu environ quarante jours après l'équinoxe. Les Slaves des Balkans y ont ajouté une dimension chrétienne avec la fête de la Saint-Georges.

Préambule

... je m'appelle Azlan Tchorelo, Azlan Bahtalo et Azlan Chavoro Baïramovitch et je suis mort ce matin. Hier encore j'étais un homme, un Rom et un parrain, mari, oncle et frère — maintenant je suis juste un corps, long et froid, avec quelques taches gris cendre sur mon visage. Hier encore j'étais chanteur, arnaqueur, *ange noir*, maître du couteau et bourlingueur, aujourd'hui je me trouve sur une table en métal, déposé quelque part dans un hôpital à Calais.

... allongé sur le dos, je vois en partie un mur vert décrépi, un morceau du ciel par la fenêtre et de drôles de nuages, on dirait du lait qui aurait débordé et ferait des grumeaux dans le firmament. Rien d'autre, aucune lune, aucune étoile, aucun chœur d'anges, rien. Une main anonyme a posé sur ma poitrine un crucifix et une pièce d'argent sur mon front. Je n'ai plus de poids ni de taille. À présent je suis un long corps sans souffle et une haleine glacée sans corps. La mort m'a entièrement transformé en un beau costume à l'ancienne, mon bel habit aux rayures fines et bleues, ma chemise rouge à jabot... Je ne les vois pas mais je pense que j'ai toujours des chaussettes. Et à

l'intérieur rien, j'ai disparu. Froid et vide et dans cet ordre-là. Vraiment rien, je suis un tas de cendres qui se souvient.

... la mort, cette dame brune, ne sait pas encore qui je suis, qui *j'étais* avant dans la *vraie* vie. Mais bon, maintenant, plus rien n'a aucune importance. Ni le soleil de mon enfance, ni la belle lune gitane... La noble terre de nos ancêtres. L'odeur lourde des femmes, la courte ivresse des sens, la tristesse de la chair, aucune importance... Et nous sur scène, brillants, jeunes et forts... Et nous, les ivrognes et les métèques, nous jouons la musique à la tzigane... Les plus belles mélodies, drôles et tristes à la fois... Eh oui, mes cousins, plus rien... Où est parti, sur quelle route erre mon peuple ? Qui a effacé mon pays ? Où ont disparu toutes mes berceuses et mon rêve ? Rien, plus rien... À présent j'ai perdu mon poids et ma taille, je suis froid comme une statue de sel allongée à l'hôpital.

... toute ma vie j'ai voyagé. L'Europe de l'est à l'ouest, New Delhi et Paris, Berlin coupé en deux et les moroses fêtes des petites villes de province. J'ai prescrit l'ordonnance pour soigner l'âme et j'ai inventé le son du silence à l'heure du Diable.

Toute ma foutue vie j'ai porté un chapeau, les costumes à la mode et les chemises blanches, toute ma vie j'ai porté des moustaches, pour qu'on m'appelle *le moustachu* et pas *le Tzigane*. J'étais *Tchorelo* le pauvre et *Bahtalo* le bienheureux. À la fin je suis mort comme un enfant. J'étais le dernier Baïramovitch, noble et déshérité, nu comme un ver sur cette terre. J'étais celui qui portait aussi les trois surnoms, celui qui ne deviendra jamais le père parce qu'il est le fils. J'étais un clown triste et un oiseau sans plumes qui regardait, sans la voir, cette terre qui sombre. Tant de fois j'étais le Tzigane par ici que ça devient presque impoli.

Tant de fois j'étais valet ivre, voleur de poule et mangeur de feu que j'oubliais que j'étais un homme. Tant de fois on m'a craché à la figure que je n'avais plus besoin d'aller me baigner dans le Gange. J'étais *l'autre* pour tout le monde y compris pour mon peuple. J'étais trop blond pour un Tzigane et trop basané pour être un *gadjo*...

... ce que je savais, ce qu'on m'avait dit à propos de l'enfer était complètement faux. Sur le paradis aussi. Dans ma vie d'avant j'ai été tué trois fois, mais comme on dit chez nous — la mort est la décomposition de la matière, non de l'âme. Cette fois-ci, je sais, je sens, quelque chose me dit que c'est la fin.

... je ne peux plus, je m'arrête là. Aucune âme, mes amis, ne peut résister à tant de tristesse. Nul homme ne peut survivre à tant de haine, tant de froid et de supplices. Aucun de vous ne sait rien sur la froideur d'un casque allemand sous la demi-lune en Croatie, le museau d'un loup en Bulgarie ou d'un couteau qui déchire la peau... Aucun de vous ne sait rien sur Amari Bibi-Kali Sara, la grande tante et sainte mère de mon peuple assassiné et ressuscité dix mille fois sur la route, personne parmi vous ne peut pleurer et rire en même temps, saigner et chanter, partir et revenir, devenir ivre et ne jamais dessaouler. Vous n'avez pas senti le vrai poids de l'acier, la vraie vitesse d'une balle qui blesse le tissu tendre des intestins, les longues nuits sans lune et le gel du matin, les long jours sans pain et les puits sans fond...

... je suis mort ce matin et peu à peu ma *présence* parmi vous s'efface. Longtemps j'ai cherché l'accord idéal et la mélodie, la chanson vraie et les spirales du temps. Jusqu'à mon dernier souffle j'ai cherché la note parfaite,

j'ai rêvé chaque ton et chaque intervalle, tout en sachant que la plus belle musique est toujours épurée et simple. De mon vivant, j'étais de partout et de nulle part, j'étais tout le monde mais aussi personne. J'étais un grand soleil et parfois des nuages ; tantôt l'ombre, mais très souvent la lumière. J'étais l'eau fraîche et le sang chaud, l'enfant illégitime de chaque nation. Moustachu, barbu et pieds nus ; j'étais le saint des pauvres et le sel de la terre. J'étais l'oiseau, les percussions et chaque instrument à cordes. Compteur et conteur, poète et chanteur. J'étais celui qui porte le violon sur son épaule ; celui qui rendait vos rêves possibles. J'étais voyageur, fou du roi, paysan sans terre et apôtre, témoin et traître. J'ai fait mille fois l'amour et jamais la guerre.

... maintenant, il faut que je vous quitte. Ici en France, comme partout ailleurs, sous la terre il y a de la place pour tout le monde. Je commence à comprendre des évidences dont l'homme de son vivant ne sait rien.

Une chose est sûre : mon nom est Azlan Tchorelo, Azlan Bahtalo et Azlan Chavoro Baïramovitch et je suis mort ce matin.

Voici mon histoire.

Un

HABITUDE DE BERCEAU
DURE JUSQU'AU TOMBEAU

Également connu comme le village aux trois noms — Baïramovitch, Baïrami et Baïramovski* —, le village de Strehaïa, *locus terribilis* de notre comédie « grecque », se trouva tantôt en Macédoine, tantôt dans l'Empire ottoman, souvent en Yougoslavie, mais parfois aussi dans le royaume serbe, rêvé mais tout aussi réel.

— La vie à Strehaïa, disaient les habitants, est simple comme bonjour. Les Baïramovski sont des artisans, les Baïrami sont tous des marchands et les Baïramovitch des chanteurs.

Le premier parmi eux fut un certain Salko la Ploska** Baïramovitch, homme qui avait, selon ses propres dires, cent fois vendu et ensuite racheté son âme au Diable.

Guidé par une étrange étoile, Salko voyagea sans cesse, partout, tout le temps. Il parlait quatre langues slaves, mais également la langue muette faite de gestes et de signes qu'utilisaient les joueurs de cartes professionnels et les taulards.

* Baïram (bayram ou beïram) est la fête musulmane qui suit le ramadan en Turquie. Les trois noms symbolisent en fait les trois peuples : les Serbes (Baïramovitch), les Albanais (Baïrami) et les Macédoniens (Baïramovski). (*Toutes les notes sont de l'auteur.*)

** La bouteille ornée pour la demande en mariage.

Dans le village, on raconta que Salko avait déjà tué un homme et lui, répondit, à moitié sérieux comme toujours :

— Non, je n'ai encore tué personne, mais il ne faut pas trop me chercher...

Il se maria deux fois avec la même femme, la troisième fut une étrangère, mais Salko finit, comme tous les philosophes, célibataire.

— Si c'est bien d'avoir une femme, dit-il, pourquoi le bon Dieu vit-il tout seul ?

Comme tout bon Tzigane, Salko possédait deux chemises. Une noire, avec un col russe, et une autre, nommée chemise pour la messe, qui était blanche et richement brodée de petites fleurs bleues sur les manches. Sur sa main gauche, il portait une belle bague, dite sceau de Salomon, avec une étoile à huit branches. Son poignet s'ornait d'une étrange montre qui, au lieu du temps, indiquait les points cardinaux.

— Laisse tomber, Salko, disaient ses amis, c'est une boussole.

Et il rétorquait :

— Une boussole mon œil, regardez, maintenant il est exactement nord et quart.

Salko la Ploska disparut pendant de longues années, puis il revint à Strehaïa, amaigri et vieilli, vêtu de noir comme s'il portait déjà le deuil de sa jeunesse disparue.

Parmi les innombrables histoires le concernant, il en est une qui prétend que Salko Baïramovitch, qui se croyait musulman, fut « converti » au christianisme. Lors d'un voyage en Bosnie, il se présenta, selon cette histoire, chez le célèbre ouléma et imam de Sarajevo, hodja Ildan Dizdarević.

— J'ai un problème avec ma femme, se plaignit-il, elle me trompe.

— Chasse-la ! rétorqua aussitôt hodja Ildan.

- Oui, mais je l'aime beaucoup...
- D'accord, je vois, soupira le hodja, garde-la alors chez toi.
- Mais, insista Salko, elle me trompe tout le temps...
- Eh bien, que faire ? Chasse-la, je t'ai déjà dit !
- Mais comment... Je l'aime tant...
- Écoute, Salko, s'écria finalement hodja Ildan, sais-tu ce qu'il te faut faire ?
- Quoi ?
- Changer de religion, mon fils.
- Mais pourquoi ?
- Tu iras un peu embêter le pape, pour changer, conclut le hodja.

*

Sa voix, admirée et célébrée dans les quatre pays voisins, était un mélange magique de tout ce qu'on sait, de tout ce qu'on pense savoir et de tout ce qu'on devine sur la musique tzigane. Une voix forte et virile, mais en même temps fragile et vulnérable, qui pleurait et riait, priait et jurait en l'espace d'une seule octave. Salko chantait accompagné par ses amis de Strehaïa, des cordes seulement, disait-il, car les cuivres, c'est pour la musique militaire.

Ils jouèrent souvent au village et, occasionnellement, dans les villes voisines. Durant les périodes calmes, ils se produisirent aussi au Monténégro et dans la Serbie proche. Par la suite, Salko la Ploska partit vers des contrées inconnues de l'auteur de cette chronique pour y mourir et renaître encore une fois sur la terre.

Après une malheureuse tournée, qui coïncida avec la première guerre dite balkanique, il rentra au village blessé par une balle. Une jeune femme bossue nommée Marishka

le soigna avec des pansements trempés dans le raki et des herbes sauvages, en vain.

— Je reviendrai, murmura Salko dans son dernier râle, sous la forme d'un oiseau extraordinaire.

Le jour de son enterrement, ses amis musiciens voulurent jouer comme de coutume une berceuse, mais son petit-neveu Zohan Baïramovitch les arrêta net :

— Ce n'est pas la peine, mes cousins. Salko a promis de revenir encore une fois sur terre, et il le fera.

Effectivement, à peine une semaine plus tard, Salko réapparut. Il avait, selon son petit-neveu, des plumes dans les oreilles et des feuilles de chêne plein les bras.

Par la suite, on le vit au comptoir d'un bistrot clandestin commander cinq bières d'affilée.

— La prochaine fois, s'il vous plaît, enterrez-moi avec un violon et dans un cercueil bien confortable, déclara-t-il. Ainsi je ne reviendrai plus.

Ayant proféré ces paroles, il reprit la route et on ne le revit plus jamais au village.

*

Au début du xx^e siècle, un noble allemand, Jacob Auerbach, vagabond et scribe, anthropologue de son métier, essaya de compter les habitants mais, en dépit de son zèle prussien, le nombre exact lui échappait sans cesse. Les naissances, les enterrements et les résurrections, les gens qui partaient et les nouveaux qui arrivaient, tout cela compliquait par trop les choses. Le village de Strehaïa, poignée de maisons accolées sur le dos de la montagne dans un désordre oriental, ressemblait à une ruche.

Selon ses estimations, celui-ci comptait tout au plus une centaine de baraques, en brique ou en bois. Il nota, étonné, qu'il ne vit aucune église ni mosquée, encore